

Gilles Barberat,  
psychologue clinicien,  
formateur en travail social.  
gilles.barberat@gmail.com

1. P. Legendre (1989), *Leçons VIII, Le crime du caporal Lortie. Traité sur le Père*, Paris, Flammarion, 2000, p. 154, lequel précise que « la notion de limite signifie, subjectivement et socialement, faire jouer l'impératif de différenciation, c'est-à-dire mettre en œuvre la logique de l'altérité, traiter l'enjeu du semblable et de l'autre ».

2. Le terme « agir » est employé ici dans la définition qu'en donne C. Balier, à savoir « dans le même sens que *actings* ou "passages à l'acte", soit une substitution de la pensée par l'acte », C. Balier, « La psychanalyse et les "agirs" », <http://www.spp.asso.fr>.

3. J. Marble, lequel précise : « Le réel n'est pas la réalité. Le réel, c'est ce qui échappe à la symbolisation, au langage, ce qui reste inaccessible au signifiant », intervention : « Le traumatisme : violence passée, violence présente », aux Apprentis philosophes, à l'université de Valence, le 19 mars 2008, <http://www.apjl.org>, p. 10.

## Des actes pour le dire aux mots pour le dire

Gilles Barberat

« Toutes manières, j'suis sûr qu'il y a Yanis dans le tas, celui dont on parle régulièrement, vous savez celui qui a plusieurs faux pères, celui qui s'est fait étouffer petit et abandonner par sa mère, qui est maintenant depuis des semaines dans une toute-puissance et qui hier a agressé une collègue après s'être battu au couteau avec un autre jeune, il y avait du sang de partout et il a fallu que je m'interpose seul car aucun adulte n'a bougé. Heureusement que Youssef [un autre résident] s'est mis au milieu ! C'est terrible, on va finir par se faire planter. Franchement, on se sent en insécurité... je n'ai jamais vu une telle violence », dit l'un. « Arrête un peu avec «on», parle donc de toi car moi ça va et je n'ai pas peur de ce gamin... De plus, si on lui avait donné son portable comme convenu, ça ne serait pas arrivé... », répond l'autre. « Mais je ne parle pas de ça... je dis qu'ici on peut se faire agresser, personne ne bouge, pas même toi », rétorque le premier. « Répète un peu ce que tu dis !... », renchérit l'autre.

Ainsi le ton monte, s'envenime jusqu'à déborder les sujets, le cadre, jusqu'à déborder le psychologue. Les deux éducateurs, passablement énervés, s'invectivent, se menacent, se lèvent et en viennent aux mains. Un autre membre de l'équipe tente alors de s'interposer en les séparant dans une sorte de chaos...

Entre foison de situations, nous avons choisi cette petite vignette extraite d'une séance d'analyse de la pratique dans laquelle on peut remarquer que si la sidération liée à l'effet proprement effractif de cette mise en acte dans le « conteneur psychique » (Kaës, 1976a) qu'est censé être le dispositif d'analyse de la pratique révèle confusion et mise en scène bruyante, elle montre également une forme de résonance entre la situation violente évoquée de ce jeune et ce qui s'est (re)joué/répété dans ce groupe de professionnels. Cette mise en scène d'un passage à l'acte en lieu et place d'un dire s'avère être le point de départ de cet article sur la question de l'énigmatique répétition d'un sujet, de sa fonction pour lui et de son bénéfice inconscient, tout autant que pour le groupe des professionnels se prêtant à « l'emprise de la résonance fantasmatique et révélant la formation d'alliances inconscientes suturant le fonctionnement des praticiens avec la psychopathologie des enfants accueillis » (Pinel, 1996, p. 50).



Ce texte concerne donc quelques processus de répétition à l'œuvre de certaines situations cliniques vécues de manière particulièrement éprouvante par des professionnels. Il se situe à partir d'une intervention comme analyste de la pratique dans une MECS (Maison d'enfants à caractère social) accueillant des sujets adolescents souffrant d'un raté dans l'intériorisation des limites<sup>1</sup>, conséquence d'une histoire familiale chaotique, où l'interdit n'a pas été institué pour rendre possible la différenciation nécessaire au déploiement des générations, où l'acte sexuel n'a pas été sacralisé et où enfin la communication a été le plus souvent basée sur l'intrusion, le désordre, avec une absence de cloisons entre les lieux, les places, les rôles et les fonctions de chacun ; sujets marqués par le « non marquage » de la loi symbolique, pour qui le mode d'expression majeur, quand il n'est pas exclusif, s'avère être celui du langage du corps, de l'agir<sup>2</sup> ou de l'acte, avec un non-apprentissage à métaboliser leur propre vie psychique. Souvent séparés précocement de l'objet, déplacés soudainement, ces adolescents auront opté, à des fins défensives de survie psychique, pour des conduites visant inconsciemment à être re-séparés ou re-déplacés, qui de la famille d'accueil, qui de l'institution scolaire, qui de l'institution éducative... et ce jusqu'à l'obtention du label institutionnel et/ou social « d'incassables », « d'exclus » ou de « sans » (famille, liens, papiers, place...).

On peut dire que ces sujets ne sont jamais à la bonne place, ne sont jamais à l'endroit où ils sont espérés, déjouant ou mettant à mal chaque attente à leur encontre... passant leur énergie à décevoir, à saper ou à attaquer le narcissisme des professionnels s'en occupant, les éprouvant considérablement dans la rencontre appelée « rencontre éducative ». Or, dans la rencontre éducative quelquefois brutale et/ou frontale avec des sujets confrontés à des vécus traumatiques, les professionnels peuvent à l'occasion se comporter sur un mode similaire et perpétuer à leur tour des agressions symboliques sur autrui et/ou les faire éprouver au clinicien dans une analogie saisissante. En effet, en injectant dans le contenant psychique des éducateurs « leurs conflits incontenables et l'inachèvement de leur

topique interne, [ces adolescents accueillis] procèdent à une forme de transfusion d'éléments chaotiques » (Pinel, 1996, p. 65), qui à l'occasion, et comme dans la petite vignette présentée ci-dessus, parviennent à se mettre en actes au cœur des groupes d'analyse de la pratique – donc à l'endroit même où sont censés être parlés, pensés ou symbolisés les dits passages à l'acte.

Aussi, il nous semble que ces actes répétitifs, qu'ils soient agis par les résidents ou, par analogie, collusion ou résonance, par les éducateurs, seraient à la fois une protection contre « un quelque chose » dans la rencontre avec un autre qui serait à (re)venir et une manière de se défendre contre l'angoisse-signal d'un danger qui ne saurait être autre chose que le retour du réel<sup>3</sup>, donc du traumatisme. Cette répétition, cette faillite dans la symbolisation empêcherait dès lors le sujet de renoncer au retour du même... mettant parallèlement à l'épreuve chez l'autre/éducateur les sentiments jusqu'alors basés sur la possibilité d'identification – identification devenue soudainement impossible, au moment d'être confronté à la spécificité du désir et à la jouissance du jeune à attaquer, à échouer, à casser, à annuler, à rompre... En conséquence, accompagner des professionnels accompagnant à leur tour des sujets sans limites intériorisées, sorte de « drogués de l'acte » (Sibony, 1987, p. 371), ne va pas sans être confronté parfois soi-même à des attaques du cadre par les professionnels de l'institution membres d'un groupe d'analyse de la pratique (lorsqu'elles ne se dédoublent pas d'attaques du cadre par un résident, lors d'une séance par exemple).

À présent, à partir de la situation d'un garçon prénommé Yanis, présenté comme étant l'incarnation des problèmes institutionnels, voici quelques extraits de séances s'étant déroulées dans les premiers temps de l'accompagnement d'une équipe éducative. Cette période relatant le processus du passage de l'agir au dire, du langage par l'acte au langage par les mots, aura comporté plusieurs temps forts calqués sur le cortège de violences mises en scène au cœur même de l'institution par ce jeune. Ces extraits significatifs permettront de s'interroger sur les effets qu'une



telle histoire chaotique ne manquera pas d'engendrer en termes de mécanismes de résonance chez les professionnels, à partir de l'écoute des manifestations ou des mouvements violents exprimés jusque dans le groupe d'analyse de la pratique.

#### EFFRACTION DANS LA SÉANCE

Un éducateur explique qu'il a laissé aller en formation un jeune, dans un état d'excitation important pour une histoire de vol de portable, qu'il s'appelle Yanis et qu'il commence à « nous » inquiéter. Cependant, les autres professionnels se mettent à deviser sur l'espace formation, qui selon eux serait un lieu insécurisant pour les jeunes. La discussion s'enliserait alors autour des formateurs d'atelier, qui en tant que cible de projections deviendront « les autres » de l'institution responsables des maux de celle-ci. Si bien qu'à cet instant précis, de l'histoire du jeune ou de son accueil ici, il ne saura en être question.

Ainsi, c'est par l'acte que Yanis fera son entrée en scène au cœur même du groupe d'analyse de la pratique, en une effraction aussi inattendue que bruyante : « Putain ! Tu me récupères mon portable ou j'te tue ! », vociférée à l'endroit d'un salarié. Celui-ci lui ordonnera sèchement de retourner en formation. Le jeune, quelque peu déconcerté par la situation, obtempérera et claquera la porte violemment. Le psychologue tentera alors de lier cette effraction dans l'ici et maintenant de la séance comme étant à entendre comme un éprouvé sûrement vécu en son temps par ce jeune et qu'ainsi, il était susceptible de dire quelque chose de son histoire.

Cette formulation ne sera pas reprise par le groupe car il semble en fait que cette intrusion ne l'ait pas choqué outre mesure. Il paraît acquis que l'irruption du jeune n'aura été vécue comme intrusive en définitive que par le clinicien. A priori, ce type opératoire semblera banalisé et ne sera pas perçu comme ce qui serait de l'ordre du violent dans la structure. La discussion prendra alors un caractère défensif, où chacun éprouvera un besoin vital à faire partager des histoires de vie professionnelles des plus effarantes, des plus extrêmes en « sa » possession. Il y aura comme une nécessité d'exprimer, de transmettre, en évoquant une situation à caractère catastrophique dans laquelle chaque professionnel aurait été, soit témoin, soit acteur, dans une sorte de surenchère : « Ça me rappelle l'éducatrice qui s'était fait tirer par les cheveux du premier étage jusque dehors sans que personne intervienne tellement les gens étaient effrayés »...

On peut donc penser que ce temps précis participera dès lors à la configuration d'un pacte groupal ayant pour fonction de donner au travail de chacun un sens héroïque, « où la vie peut apparaître comme plus intense, où le soignant peut s'éprouver comme "vivant" en contraste ou en écho avec les patients » (Gaillard, 2002, p. 74), favorisant une sorte de fascination pour la violence qu'il s'agirait pour chacun de magnifier.



*Des actes pour le dire aux mots pour le dire*

### ÉTOUFFER OU RESPIRER

Dès l'entame de la séance suivante, le groupe voudra informer le psychologue de la tournure des événements suite à l'effraction de Yanis en séance. Puis une éducatrice souhaitera reprendre l'histoire de ce jeune, évoquant combien la situation relationnelle avec lui s'est depuis détériorée. Elle expliquera que la mère de Yanis, livrée à elle-même, a accouché seule, que Yanis vivra huit mois au milieu de violences parentales continues (alcoolisme, multiples absences et hospitalisations en psychiatrie de la maman...), que son père, excédé par les pleurs de Yanis, alors bébé, essaiera une nuit de l'étouffer avec un oreiller, que sa mère portera plainte pour cet acte ainsi que pour des violences sexuelles sur elle et sur son fils par cet homme, et qu'enfin ce « père » ne serait en fait pas son géniteur... Elle conclura qu'il a été placé en urgence pour essayer de raccrocher un énième projet professionnel dans l'attente d'un procès (pour une affaire de lynchage à mort d'un jeune en bande). Désarmée devant la situation vécue et l'absence de représentations sur cette série d'événements, elle interpellera le psychologue sur ce qui aurait pu être déclenchant dans son histoire et justifierait les actes qu'il pose depuis sans répit. Ainsi l'éducatrice et le groupe chercheront une voie de sortie à l'angoisse montante en tentant de trouver une cause objective et rationnelle pour appréhender sa violence.

Pour autant, l'affaire du lynchage à mort sera comme étouffée, passée sous silence. Le psychologue décidera alors de revenir sur ce fait, ce qui aura pour effet de bousculer le groupe. L'éducatrice, livide, reprendra la parole : « Une fois, il m'a dit qu'il avait "seulement" eu ce jour-là une absence... » Le psychologue fera le lien avec les absences psychiques et physiques de sa mère et cet événement passé sous silence qu'aura représenté la tentative d'étouffement sur Yanis nourrisson ; il formulera l'hypothèse que, sans doute par loyauté à son « père » (auteur d'actes similaires), Yanis s'exonère sûrement de toute responsabilité dans cette affaire en la déplaçant sur le jeune battu à mort, montrant comment cet acte, dont il minimise la gravité, serait la reprise à son compte d'une histoire familiale où l'inter-

dit de la violence ou du meurtre ne symbolise pas la limite et ne lui a pas donné sens.

Au cours de cette séance, il apparaîtra donc une angoisse très forte, résumée en ces termes par un jeune éducateur : « J'étouffe ici ! On va finir par se faire tuer nous aussi. » Celui-ci, insuffisamment affilié pour avoir eu le temps de repérer les enjeux institutionnels, ramènera le débat sur son malaise interne : « Moi, j'attends la fin de cette séance pour voir si je démissionne ou pas ! » Cette alternative, que l'on pourrait entendre comme « mourir ou partir » ou comme « étouffer ou respirer », sidèrera le groupe. En effet, ce dilemme « mourir ou partir », s'il était fantasmé, fera écho à une réalité institutionnelle déjà relevée, à savoir le nombre conséquent de départs, de maladies ou d'accidents déjà actés au fil de l'histoire. Le « silence de mort » sera brisé par un remplaçant sans expériences et sans représentations du public autres que confuses et idéalisées. Fondée sur une posture défensive, cette personne porteuse d'un discours de résistance tentera de « prendre une position de leadership négatif » (Bejarano, 1975, p. 105) et mettra une énergie redoutable à légitimer les violences de Yanis en pointant ses collègues comme ne sachant pas s'y prendre avec lui. En réponse à l'attaque, ceux-ci se défendront en l'invectivant, allant jusqu'à le menacer s'il n'arrête pas ses provocations. Altercation que le psychologue sera obligé de stopper par une prise de parole « éducative », car la tension, si elle n'était pas suffisamment contenue, aurait pu (comme nous le verrons ultérieurement) se déployer à l'identique de celle ressentie par les jeunes eux-mêmes.

Plus tard, un salarié expliquera qu'il y a eu une altercation le midi impliquant Yanis et un autre jeune. Il parlera d'un lynchage sanglant avec couteau qui l'a terrorisé et rappellera son désir de démissionner. Une professionnelle évoquera combien elle craint de retourner travailler tant elle redoute que les actes posés ne finissent par un drame : « On va y laisser notre peau... Ça a commencé jeudi par l'alarme incendie qu'ils ont fait sonner, puis par des jets de chaises par les fenêtres. Yanis et Kamel ont fait des torches avec des bombes aérosols, jusqu'à ce qu'ils fassent tomber à la renverse le baby-foot par-dessus la



rambarde de la mezzanine, qui s'est fracassé en plusieurs morceaux. Effroyable. » La vision du baby-foot tombant d'un étage aura visiblement abasourdi une nouvelle fois le groupe, stoppant net toute possibilité de relance associative. La professionnelle expliquera alors qu'elle a été voir un cadre pour lui signifier que si Yanis et consorts étaient encore présents, elle abandonnerait son poste. Ainsi, à cet instant, l'exclusion de l'autre ou l'auto-exclusion seront les seules issues envisagées pour survivre, le « c'est lui ou moi » signant une impossibilité du vivre ensemble terriblement anxiogène<sup>4</sup>.

#### CHRONIQUE D'UNE CATASTROPHE ANNONCÉE : ANGOISSE DE L'ATTENTE

Durant cette période, le contenu des séances sera donc calqué sur l'embrasement pulsionnel au sein de l'institution. Les violences sembleront pérennisées et se répéteront sans véritables solutions pour y mettre ne serait-ce qu'un bémol. On saisit alors comment les professionnels, à leur niveau (comme les jeunes au leur), étaient en attente d'une limite fixée par un autre qu'eux. Or, de limites, il n'en était pas suffisamment de posées, selon les salariés présents. Le jeune professionnel qui avait annoncé sa probable démission précédemment dira qu'un grave accident allait arriver. Le fantasme d'une catastrophe annoncée était même inconsciemment souhaité dans la réalité afin de mettre un terme à l'angoisse. Aussi l'acte violent en arrivera-t-il à être redouté autant qu'il était attendu comme l'arrêt de quelque chose. On comprendra qu'à être confronté quotidiennement à ces situations traumatiques, à ces « attentats symboliques » massifs et à cette répétition, il y ait d'abord de l'angoisse contre laquelle il convenait de se défendre (clivages, projections, dénis, identifications...) pour ne pas trébucher, tant l'histoire et les actes de ces sujets, dont chacun peinait à leur donner du sens, étaient anxiogènes.

Ainsi, sommes-nous autorisés à dire à présent que l'angoisse dont Yanis se défendait de son côté et le groupe du sien n'était finalement pas l'angoisse, mais bien ce dont l'angoisse était le signal. Devant celle-ci, le clinicien tentera alors de relancer le processus par la métaphore routière (accident de la route, dépassement de la ligne jaune, peur du gendarme...). Une professionnelle comparera ce jeune à un poids lourd sans freins, inarrêtable, lancé à toute vitesse sur de vulnérables « gendarmes/éducateurs ». Arrêter ou non ce poids lourd par un délestage vers une autre route que celle l'ayant conduit jusque dans la MECS était devenue la seule issue pensable. Les professionnels ne pouvaient plus imaginer à présent circuler sur la même route que lui sans que cela se termine dans le fracas de la tôle froissée. En fin de séance, la même professionnelle posera une question radicale : « Et comment on fait maintenant ? » On peut penser que cette demande concernant la recherche de solutions aura été à ce moment précis à entendre comme un transfert positif quelque peu accablant à l'égard du psychologue, mais un transfert dans une forme de dépendance : « C'est vous le psy, c'est vous qui savez, on dépend de vous » (à entendre également comme « notre survie dépend de vous »).

4. Ceci n'est pas sans rappeler ce que Fustier explique à propos de « la violence fondamentale » (Bergeret, 1984) : « Lorsqu'elle gère une institution à un moment déterminé, l'équipe des professionnels n'a plus pour tâche principale d'aider les ressortissants, mais de veiller à sa propre survie, en renforçant les mécanismes d'autoconservation » (Fustier, 2001, p. 110).

5. Y. Mohrain, « Trajectoires de la destructivité adolescente et recherche clinique », Séminaire M2R, université Lyon 2, 27 novembre 2010.



### EN PASSER PAR L'ACTE

Le climat des séances suivantes a été à la dépréciation de soi et de l'autre. Lors de l'une d'elles, la situation de Yanis sera à nouveau abordée, les salariés revenant inlassablement sur celle-ci. Les « ça continue, ça se répète, on l'a déjà dit... » s'apparenteront à ce que Freud nomme « compulsion de répétition » (Freud, 1920). Ces répétitions de contenu s'inscriront alors sans doute comme des tentatives de représentation et une recherche de sens des expériences insensées et impensables éprouvées passivement antérieurement par Yanis, qu'il n'aura cessé de faire revivre activement à présent aux éducateurs du site.

Soudainement et en pleine séance, une secrétaire frappera à la porte pour demander à quelqu'un d'aller récupérer des jeunes sur le toit du gymnase alors qu'ils devraient être en formation. Un éducateur se lèvera et sortira sans mot dire. À l'effraction de la secrétaire se rajoutera donc l'effraction du départ impulsif du professionnel, incapable de différer ou même de demander à quiconque l'autorisation ou le bien-fondé d'une telle démarche. Ces deux effractions seront une occasion pour les autres membres du groupe de les nommer pour la première fois comme étant des passages à l'acte similaires à ceux qu'agissent les jeunes et de les lier avec ceux de Yanis lors de la séance où il avait débarqué au sujet de son portable. Mais le départ précipité de ce collègue aura choqué une éducatrice qui, en colère contre lui, se dira désespérée de ne pouvoir faire groupe avec des gens se prenant pour Superman. La tension si souvent larvée se fera oppressante et un désaccord profond naîtra plus tard entre deux des salariés, sans doute piqués au vif par le terme de « Superman », employé qui plus est par une femme. S'ensuivra la mise en acte déjà citée en introduction de cet article, où ceux-ci, énervés, se lèveront, se menaceront, et au cours duquel la rivalité phallique prédominera jusqu'à déborder les sujets, le cadre et le psychologue.

Comme déjà mentionné, cet extrait de la séance insistant sur ce passage par l'acte au sein du dispositif révélera bien une forme de résonance avec la situation violente évoquée (une bagarre en

dupliquant une autre) et mettra encore en exergue comment, pour le sujet accueilli dont il est question, « la greffe du symbolique n'a pas eu prise<sup>5</sup> », comment celui-ci aura intériorisé, au sein de son environnement premier, une série de transgressions en guise de loi symbolique, le conduisant à faire l'expérience mortifère d'un monde sans loi et sans limites. Si les absences de sa mère et les violences de son « père » subies passivement par Yanis précocement ont fait effraction en lui sans qu'il puisse les organiser, ou les penser, ou leur donner du sens, aujourd'hui ce sont les professionnels qui subissent à leur tour les siennes, les « confrontant à des rencontres sidérantes dans une répétition inlassable » (Gaillard, 2002), sans qu'ils puissent pour l'heure leur donner du sens.

En conséquence, on peut penser que la teneur répétitive des séances, l'effraction de la secrétaire, le départ hâtif et impulsif d'un professionnel et pour finir cette scène violente dans le groupe, en une sorte d'acmé, auront exprimé ce que, des agirs violents de Yanis, il n'était pas possible d'intégrer autrement qu'en les mettant soi-même en scène – passage obligé du « dire par le faire » avant une éventuelle reprise seconde de ce « faire par le dire ». Sans doute ces professionnels eux-mêmes, effractés par la violence de Yanis, auront tenté d'expulser à leur tour « le conflit interne non toléré en recourant à l'acte » (Mohrain, 2008, p. 140) dans l'ancre du groupe ; ainsi, comme cet adolescent, ces deux personnes, « par le recours à l'acte, auront tenté de résoudre une tension traumatique non symbolisée en la réalisant dans le réel » (*ibid.*), « le retraitement du négatif » (Pinel, 1996, p. 60) ne pouvant pas être effectué autrement que par son expulsion violente dans le lieu d'ordinaire prévu pour la parole et la symbolisation. On peut y voir enfin une sorte d'impossibilité à vivre le groupe et en groupe de manière sécurisante (comme les jeunes entre eux), celui-ci étant vécu alternativement comme un refuge sécurisant ou alors comme un lieu trop dangereux, matérialisé par une attaque massive du cadre et un non-respect des consignes de travail, barrant dans un premier temps l'accès au symbolique... avant d'en devenir potentiellement, dans un temps





second, un matériau susceptible d'ouvrir une voie possible à cette même symbolisation. Ainsi ces deux éducateurs, en se montrant violents dans l'ici et maintenant de la séance, sans qu'ils aient subi de véritables violences au préalable dans cet espace précis, laissent à penser qu'ils n'auraient fait que tenter de chercher une issue à la violence subie hors du groupe, c'est-à-dire dans les rencontres éducatives répétitives avec les sujets accueillis.

#### RÉSISTER, TENIR, NE PAS SE LAISSER DÉTRUIRE

Si « l'acte "montre" une pensée, un fantasme, [...] "raconte" un moment de l'histoire [...], à quelqu'un de significatif » (Roussillon, 2008, p. 25 et 2010, p. 181), les actes posés n'en demanderont pas moins d'être accueillis, d'être réceptionnés, d'être reconnus comme tels, afin d'en dégager un potentiel sens dans une reprise seconde de ceux-ci. Les actes de Yanis n'auront donc pu être mis en mots qu'après avoir pu placer des mots sur les agissements posés dans le groupe par les éducateurs. Paraphrasant Winnicott, la capacité du clinicien à survivre, à résister, à ne pas s'enfuir, voire à passer à l'acte ou à réprimer tel ou tel, aura été une manière de réassurer et de ne pas laisser tomber le groupe, lui faisant ainsi vivre une expérience selon laquelle sa destructivité ne l'avait pas détruit et pouvait donc être contenue pour ensuite pouvoir être possiblement transformée.

En somme, donner un sens, accéder pour une part à la destructivité montrée par Yanis sur le site, n'aura pu se parler qu'après que le groupe a pu expérimenter dans la durée, et dans une analogie saisissante avec lui, la capacité du psychologue à résister à celle des professionnels. De la même manière que les jeunes accueillis, à la limite de la menace d'effondrement, ont besoin « d'organismes symboliques (parents, thérapeutes et tout adulte qui fait référence) dans leurs fonctions contenant, d'étayage, de pare-excitation, dans leur capacité à résister, à "survivre" à la destructivité... » (Mohrain, 2008, p. 144), les professionnels eux-mêmes, à la limite d'un effondrement narcissique, auront pour un temps cherché à vérifier la propre capacité à survivre de l'intervenant. La répétition crescendo de séances houleuses marquées par l'agir n'aura eu d'autre vocation que de vérifier que celui-ci avait pu supporter les nombreuses mises à l'épreuve, les répétitions nécessaires pour que le groupe puisse acquérir la conviction de sa résistance.

Toutefois, notons que le sens de ces divers passages à l'acte aura pu être repris aux séances suivantes (reprises sans doute liées à un fort sentiment de culpabilité, d'abord avec le salarié ayant quitté le groupe prématurément, convenant qu'il avait agi sans réfléchir et s'en excusant, et bien sûr plus tard avec les deux professionnels s'étant invectivés précédemment), au cours desquelles seront mis en lien de manière plus mesurée les agissements des professionnels calqués sur ceux des jeunes ou cette manière de répondre du "tac au tac", sans possibilité de différer... les actes des jeunes appelant les actes des





professionnels. Pourtant, dans un mouvement défensif, c'est tout de même la réparation qui sera également à l'œuvre. Sans doute aussi auront-ils tenté d'organiser la ré-union avec le groupe, espérant retrouver dans celui-ci la place qu'ils pensaient avoir perdue suite à de tels agissements. On peut encore expliquer ces reprises tempérées en des attitudes plus consensuelles en parlant du pacte dénégatif perçu ensuite à certaines périodes du travail, lorsque, en effet, aux séquences plus agressives, au climat plus pesant, succédera alors une nouvelle phase plus harmonieuse, propice à la mise en mots, du fait entre autres du retour de la culpabilité. Aux attaques succédera une pause groupale défensive s'apparentant à « une recherche inconsciente de concorde apparaissant être comme la négativisation de la violence, de la division et de la différence que comporte tout lien » (Kaës et coll., 1987, p. 33), sorte de répit évoquant le rétablissement d'une illusion groupale jusque-là si souvent flottante.

Cette séance, sorte d'apogée dans l'escalade d'actes posés, s'inscrira indéniablement comme une étape capitale dans l'accompagnement de ce groupe. Cet agir en lieu et place de la parole aura permis, sur la scène actuelle, d'amorcer les processus de symbolisation mis en déroute jusqu'alors.

#### CONCLUSION

À partir de ces quelques extraits de séances, et de ce qui aura été « mis en actes » plutôt que « mis en mots » et qui se sera éprouvé dans le groupe, nous pensons avoir montré comment l'appareil psychique groupal aura, dans une certaine mesure, commencé à se transformer jusqu'à mettre un peu de réflexion sur les actes (ceux de Yanis, ceux du groupe lui-même), jusqu'à produire des pensées et des émotions différentes de celles au départ de celui-ci – jusqu'à, en somme, « faire advenir l'affect en tant justement qu'une mise en action non agie<sup>6</sup> ». Après une longue période de passages à l'acte succédant à d'autres, en miroir à ceux déployés par les résidents, et au terme d'une sorte d'apogée dans la mise en acte, nous avons mis en relief la montée, puis la diminution progressive de l'angoisse, laquelle aura permis alors l'émergence

d'une symbolisation en une reprise seconde des événements improbables s'y étant pourtant produits, avec l'éclosion de nouveaux points de vue exprimés avec les mots... et ce jusqu'à ce que la violence (non sans avoir eu à lui résister) laisse place à la verbalisation et à la mise en sens de celle-ci.

Nous avons également soutenu que les sujets accueillis étaient en proie à une répétition d'actes énigmatiques destinés à faire sens chez les professionnels et que ces actes répétitifs, qu'ils soient agis par les résidents ou par résonance par les éducateurs, étaient une protection contre « un quelque chose » dans la rencontre avec un autre à (re)venir et une manière de se défendre contre l'angoisse-signal d'un danger qui ne saurait être que le retour du réel. Nous avons fait mention de ce jeune ayant subi de la part de son environnement premier une succession d'événements à portée traumatique, sorte « d'attentats symboliques » à son encontre. Par retournement, et investissant à son tour « l'objet-institution » comme un « terroriste symbolique », il aura, comme nous l'avons vu, « de par la méconnaissance du réel, le recours à l'acte au lieu des mots, l'effacement de l'autre et le contrôle omnipotent de la loi [...], visé à affranchir l'action de ses résonances symboliques par le passage à l'acte » (Schneider, 2002, p. 330), et ce jusqu'à s'attaquer à tout autre (y compris par l'acte de tuer avant même son admission), en une sorte de revanche consistant à faire subir à autrui ce qu'on lui avait fait à lui-même.

Nous avons poursuivi en expliquant que l'étourdissement né de l'énumération de faits vécus ou subis par Yanis, puis de la liste d'événements qu'il aura ensuite fait vivre aux professionnels, nous a alors engagé à aborder la question du traumatisme sous l'angle d'une rencontre avec quelque chose d'effroyable, d'impossible à symboliser et à affronter pour un sujet. Dès lors, on peut penser que depuis, ce(s) moment(s) traumatique(s) n'aura eu de cesse de faire retour et que, face à cela, son corps, ses agirs ou ses actes auront été utilisés « pour communiquer et faire reconnaître ses états d'être » (Roussillon, 2010, p. 185), en lieu et place des mots. Ses agirs adressés aux autres, il les aura donc mis en scène afin de les leur faire éprouver... Agirs dont nous





avons montré combien ceux-ci auront infiltré les membres du groupe, obligés à leur tour de répondre à ceux-là par l'agir au cœur même du dispositif... Agirs adressés dans un second temps au psychologue. C'est dans cette optique que les professionnels investis par l'acte, objets de projections de ce sujet accueilli, puis le psychologue, à son tour investi par l'agir et objet de projections des professionnels, « auront tenté de devenir, en tant qu'autres, lieux d'étayages<sup>7</sup> ».

Nous avons enfin avancé que les sujets accueillis montraient ou mettaient en scène un malaise, une confusion interne, autrement qu'avec « les mots pour l'exprimer ». Nous avons fait mention parallèlement, dans le cadre du groupe qui a servi d'illustration clinique, que pour les professionnels eux-mêmes, il arrivait pareillement qu'en lieu et place du verbe viennent, dans une forme de résonance avec les jeunes, l'acte ou l'agir. Postulant du fait que lorsque « ça jouit... ça ne parle pas » (orgasme sexuel, meurtre, coups...), il nous semble à présent opportun de suggérer que, comme les résidents, il arrive que les professionnels soient en prise à cette même commande de jouissance manifestée par leurs passages à l'acte, en une alternative radicale que nous formulerons ainsi : « Ça jouit ou ça parle. » On comprendra alors que, dans la mesure où « le vivre ensemble demande d'abord un parler commun » (Schneider, 2002, p. 212), la visée du travail d'accompagnement d'un groupe de professionnels en proie à ce type d'expressions soit de favoriser et d'accueillir le langage, fût-il au départ celui de l'acte. Ainsi, le psychologue devrait permettre, admettre et consentir (dans des limites acceptables) que « ça » se répète... des agirs, des actes ou des attaques des professionnels... Laquelle intervention en travail d'analyse de la pratique au cœur d'une telle clinique pourrait alors potentiellement aider un sujet placé, en proie à la répétition, à s'approprier son symptôme en favorisant la (re)mise en sens de l'insensé, de la pensée sur l'impensable, de l'élaboration sur l'in-élaborable ou des mots sur l'innommable.

#### BIBLIOGRAPHIE

- KAËS, R. 1976a.  
 PINEL, J.-P. 1996.  
 SIBONY. 1987.  
 GAILLARD. 2002.  
 BEJARANO. 1975.  
 FREUD, S. 1920.  
 MOHRIN, Y. 2008.  
 KAËS, R. et coll. 1987.  
 SCHNEIDER. 2002.  
 ROUSSILLON, R. 2010.

7. Y. Mohrain., « Trajectoires de la destructivité adolescente et recherche clinique », Séminaire M2R, université Lyon 2, 27 novembre 2010.